

## Jacques Rancourt, Marc Desjardins, Daphnée Azoulay

Jacques Paquin

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2015). Compte rendu de [Jacques Rancourt, Marc Desjardins, Daphnée Azoulay]. *Lettres québécoises*, (158), 48–49.



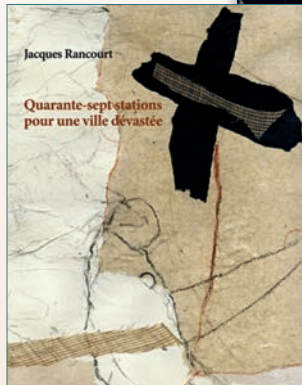
JACQUES RANCOURT

**Quarante-sept stations pour une ville dévastée**

Montréal, Noroît, 2014, 57 p., 10 \$.

## Chiffrage d'une catastrophe ferroviaire

Jacques Rancourt dédie un recueil à la population de sa ville natale, Lac-Mégantic, éprouvée par un drame dont on n'a pas fini de mesurer toute l'horreur.



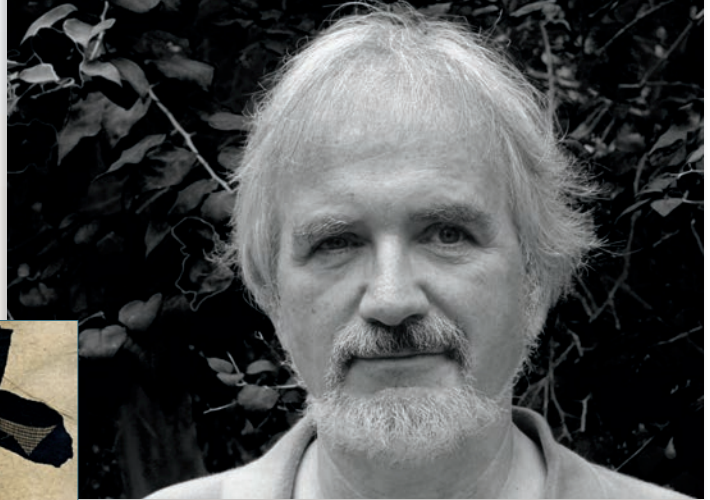
Le Québec entier a été ébranlé par l'accident ferroviaire qui a coûté la vie à 47 personnes et détruit une partie de la vie des survivants encore sous le choc. L'écrivain qui décide de prendre la plume pour mettre en mots un drame humain d'une telle envergure risque fort d'être accusé de profiter de la situation pour se faire du capital littéraire sur la souffrance d'autrui. Mais Rancourt, qui consacre un recueil à ce qui relève pratiquement de l'innommable, est né dans cette ville avant de quitter le pays, il y a longtemps, pour faire carrière en France. Il est de la région, il a parcouru enfant ces rues désormais inexistantes, il a peut-être côtoyé des gens qui aujourd'hui ont rendu l'âme. Au premier rang de ses motifs : relater cette catastrophe, pas en journaliste, ni comme un expert en sinistres, mais comme un poète, comme quelqu'un qui veut créer un espace de recueillement. Le deuil, s'il exige une part de silence, ne doit pas pour autant se priver de paroles qui racontent ce qui s'est passé, même si le rappel de ces événements peut réveiller des douleurs. *Quarante-sept stations pour une ville dévastée* fait le récit très minutieux de ce qui s'est passé sans omettre l'horreur du drame. C'est aussi un recueil de consolation, une gerbe de mots dédiée à la mémoire des morts, aux éprouvés et à tous ceux qui ont apporté leur aide à sa ville natale.

Mais comment raconter sans tomber dans le pathos le plus éculé ou, au contraire, sans céder à une distanciation qui apparaîtrait comme de la froideur ? Rancourt a choisi de raconter avec beaucoup de chiffres, qui parlent parfois mieux qu'une émotion à fleur de peau : la date du drame, le 6 juillet 2013 ; le numéro de la locomotive (5017), le nombre de wagons-citernes (72) ; le nombre de litres de pétrole répandus (5,7 millions) ainsi que le nombre de victimes retrouvées mentionné dans le titre. Les six parties du recueil retracent les événements qui se sont succédé, elles reconstituent étape par étape la mise en place inexorable d'un destin tragique. Le recueil nous embarque dans un voyage en train, à partir du Dakota du Nord, qui s'arrêtera à Nantes, située à 12 kilomètres de Lac-Mégantic, jusqu'à la section « Explosions », point culminant du recueil. La division finale, « Le chant des anges », confère une valeur universelle à cette catastrophe qui, toute proportion gardée, a suscité la même épouvante que Hiroshima ou la guerre au napalm au Vietnam.

## La gageure

Le poète a trouvé le ton juste pour dresser un monument, un mémorial poétique offert aux habitants de Lac-Mégantic. Il lui fallait emprunter une voix presque blanche pour exprimer la vérité nue :

*Il faudrait pouvoir fuir, n'est-ce pas un mauvais rêve ?*



JACQUES RANCOURT

*Le temps s'accélère, mais c'est comme un film au ralenti  
Un sauve-qui-peut interminable à qui mieux mieux  
Des tables renversées on les entend, on entend  
Des cris dans l'air brûlant, des cris brûlés dans l'air brûlant  
Puis c'est le feu, entièrement le feu  
Le travail de la mort où personne n'est plus personne (p. 35)*

Ce beau et touchant recueil est conforme à ce qu'on attend de la poésie, dire le drame mais aussi dire l'après, une fois que les cendres sont retombées, parce qu'il reste encore des vestiges qu'il faut prendre soin de nommer :

*On songe à ces monuments épargnés par le sort  
Un kiosque de musique au parc des Vétérans  
Un dénommé château Milette et une église Sainte-Agnès  
[...]*

*On songe à reconstruire sans blesser le passé  
À réinventer les lieux sans écourter le deuil ni s'y laisser sombrer  
Et laisser pourquoi pas éclore de la nouveauté au pied des Appalaches*

Ce témoignage, même à distance, vient à point pour se joindre aux gardiens de la mémoire de Lac-Mégantic.



MARC DESJARDINS

**Les thrènes de la robe** suivi de **Paléographies**

Montréal, Le temps volé, coll. « à l'école de l'écriture », 2014, 180 p., 62 \$.

## Quand la poésie se fait belle

Marc Desjardins publie un beau livre qui met en valeur chacun des mots précieusement préservés de l'oubli.

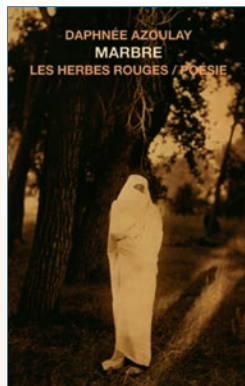
Le titre principal du recueil est suivi d'un diptyque, *Paléographies*, qui regroupe deux recueils publiés en 1997 et en 1998 (*Le deuil des objets* et *Souffrir d'éternité*). De l'un à l'autre titre, le lecteur ne sera pas dépayé et aura l'impression de reconnaître une démarche très cohérente.

## Un objet de beauté

Un mot d'abord sur l'objet lui-même qui, à lui seul, transmet une bonne partie de la poétique de Desjardins. Sous les intitulés, inscrits en lettres rouges sur un fond crème, on trouve le dessin d'un personnage dont l'écharpe, rouge également, crée un effet de trois dimensions, au point que je me suis souvent surpris à essayer de toucher à ladite écharpe,



MARC DESJARDINS



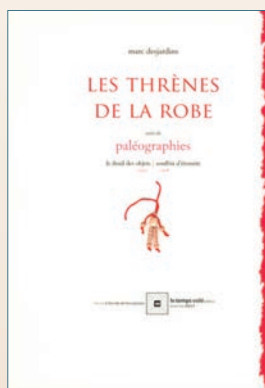
DAPHNÉE AZOULAY

☆☆☆

DAPHNÉE AZOULAY

**Marbre**

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2014, 56 p., 14,95 \$.



qui ressemble à un fil échappé d'un tricot. La couverture, dont les rebords sont grossièrement découpés, s'ouvre sur une page de demi-garde entièrement rouge qu'on retrouve en fermeture du recueil. Les recueils eux-mêmes sont séparés par des feuilles entièrement noires (c'est ce que l'artisan appelle l'interfoliage). Je disais que la tonalité des recueils réunis était homogène. En effet, le premier cite textuellement le « Coup de dés » de Mallarmé et les deux autres sont dédiés à des disparus (Marie Uguay, Michel Beaulieu, Gilbert Langevin, Louis Geoffroy). La page de couleur crème

pourrait bien faire figure d'écran, de linceul renfermant ce que le poète aurait réussi à extirper : un résidu de mémoire arraché au néant, « une infime partie du corps de la matière » (p. 155). Tous les textes présentent une masse textuelle réduite, concentrée au milieu de la page. La langue du poète, légèrement affectée, convient bien au sujet des recueils, où parfois sont rassemblés des objets quotidiens qui « dissertent sur l'élégance d'un tracé / de la froideur / dévolue à la surface » (p. 65).

### Archipels de mémoire

Cette poésie de peu de mots est sans aucun doute le résultat d'un travail long et patient pour extraire ce que la mémoire peut encore redonner, comme le lapidaire qui élève une simple pierre au rang de bijou. On pourrait même parler d'épuration, puisque ce travail permet d'arracher des lambeaux de mémoire à la fange de l'oubli, « défoliant tout l'attirail de la crasse » (p. 87).

La beauté de cet objet est atteinte parce que, manifestement, la main du relieur sait ce que fait la main du poète.

## Des mots drapés de silence

Le second recueil de Daphnée Azoulay paraît neuf ans après le premier, *Tout près de la nuit*, qui avait été retenu parmi les finalistes du prix Émile-Nelligan. Mais cette voix singulière a gardé les accents dramatiques qui ont marqué ses débuts.

Un simple coup d'œil à la disposition des textes sur la page donne déjà un indice d'une forme de continuité, non seulement dans la mise en pages mais dans le ton direct, assertif, presque cassant : « Pas de surveillance / Je m'accroche au lavabo / Ma couche est mouillée / Ma nouvelle amie / Nous rentrons / L'ouragan descend / Je verse ma soupe / Il faut parler » (p. 13).

### Une écriture de la tension

C'est de cette manière que le lecteur est accueilli dans ce recueil qui frappe par une netteté du ton. Comme dans le premier, aucun des textes ne porte de titre et chacun occupe tout au plus une douzaine de vers eux-mêmes relativement brefs. À la différence du premier, cependant, celui-ci compte trois sections que l'absence de titre rend d'autant plus discrètes. Ces poèmes (à moins que ne soit des suites) livrent une parole où la charge émotionnelle est palpable en raison du style lapidaire qu'adopte la poète. « Ma peur est partout / je n'ai pas de lieu », lisait-on dans le premier recueil, même si, admet la locutrice de *Marbre*, « la plupart des choses n'existent pas » (p. 29). C'est l'ombre d'une menace qui crée une tension perpétuelle et force le lecteur à une écoute attentive de ce qui semble se tramer. Mais il attendra en vain que la catastrophe appréhendée lui soit révélée. Daphnée Azoulay écrit comme si elle vivait un mauvais rêve : « La réalité inventée comme en enfer / si le cauchemar est si grand / Le paradis m'attend. » (p. 38) Il se passe quelque chose, mais quoi donc ? L'absence de liens entre les vers fait manifestement partie de l'exigence à laquelle doit se soumettre le lecteur. Le titre lui-même, *Marbre*, ne fournit aucune clé, à moins qu'il ne traduise le caractère impénétrable de cette poésie concentrée dans sa forme mais que le refus du figuratif, comme on dit en peinture, rend pratiquement inaccessible. J'ai noté que les recueils parus à ce jour sont illustrés en page couverture par des reproductions qui appartiennent toutes deux à des époques passées, respectivement 1904 et 1910. *Tout près de la nuit* nous montre une sœur carmélite qui disparaît entièrement sous son costume. *Marbre* reprend la même iconographie ou presque, en nous présentant un jeune Cheyenne célibataire revêtu de la couverture traditionnelle, dite « couverture de cour », nous indique-t-on dans la dernière page consacrée aux indications d'impression. C'est sans doute ainsi qu'il faut accepter de recevoir ce recueil : on y entend une voix très forte, mais cachée sous des vêtements qui nous empêchent de voir.

Un espace publicitaire dans *Lettres québécoises* ?

Contactez MICHÈLE VANASSE  
responsable de la publicité  
mvanasse@lettresquebecoises.qc.ca